

FEUILLETON DU CANARD

Un Reve de Bonheur

(Suite)

IV

En disant ces mots, il se couvrit de nouveau les yeux, dans un mouvement qui affectait d'être machinal.

— Me direz-vous pourquoi il craignait de l'aimer d'un autre amour ? lui demandai-je en contenant mon émotion et d'une voix basse, mais ferme.

Il crut sans doute y voir un ton ironique, car il me répondit de l'air d'un homme blessé :

— Vous êtes jeune, vous, moi je ne le suis plus. Il vous plaît de jouer, pour moi je dois songer à autre chose. Seulement, je vous en prie, ne vous jouez pas de moi, j'en souffrirais trop et vous pourriez en avoir du regret un jour. Voilà ce que A... dit à B... Mais tout ceci est absurde et enfantin. Vous comprendrez maintenant la cause de mon départ... Je vous en prie, n'en parlons plus.

— Mais au contraire, parlons-en ! m'écriai-je, et les larmes me faisaient trembler la voix. L'aimait-il ? ou ne l'aimait-il pas ?

Il ne répondit pas.

— S'il ne l'aimait pas, repris-je, pourquoi alors jouait-il avec elle comme avec une enfant ?

— Oui, c'est certain, A... fut coupable, répondit-il vivement, mais tout ceci est bien fini : ils se quittèrent... bons amis.

— C'est épouvantable ! Il n'y avait donc pas d'autre fin ? demandai-je effrayée de mes propres paroles.

— Oni, il y avait une autre issue, me répondit-il, en découvrant son visage bouleversé et en me regardant fixement, il y avait même deux dénouements possibles. Seulement, pour l'amour de Dieu veuillez ne plus m'interrompre et écoutez-moi tranquillement... Les uns disent — et il eut un sourire contraint et douloureux — les uns disent que A... a perdu la tête, que A... a beaucoup aimé B..., qu'il le lui a dit, mais qu'elle s'est contentée d'un rire. Pour elle, ce n'avait été qu'un jeu, tandis que pour lui, c'était la chose la plus grave de toute sa vie...

Je tressaillis et voulus l'interrompre, lui faire remarquer qu'il n'avait pas le droit de parler ainsi pour moi. Mais il me retint et posant sa main sur la mienne :

— Un moment, reprit-il, d'une voix tremblante, d'autres disent qu'elle a eu pitié de lui, qu'elle s'imagina, la pauvre enfant, dans son inexpérience, pouvoir effectivement l'aimer et qu'elle est devenue sa femme. Et lui, insensé qu'il était, a cru, oui, il a cru que toute sa vie allait commencer à nouveau, mais bientôt il s'aperçut que tout deux s'étaient trompés... Mais, n'en parlons plus...

Vielablement, il était hors d'état de parler davantage. Il se rasait près de moi. Il avait dit : " N'en parlons plus ", mais il était manifeste que de toute son âme, il attendait un mot de moi. Je voulus parler, mais je ne pus y réussir, tant j'avais la gorge serrée.

Je le regardai, il était extrêmement pâle, et sa lèvre tremblait. Il me faisait une peine extrême. Je fis un nouvel effort, et je réussis à rompre un silence qui m'étouffait ; je dis d'une voix basse et contenue que je craignais à chaque instant de voir se briser :

— Il y a une troisième fin à l'histoire ; — je m'arrêtai, mais il se tut et je continuai ; cette troisième fin, c'est que A... n'aimait pas B... et qu'elle en fut très malheureuse. Il crut avoir raison en l'abandonnant ; je dirai même qu'il se montra fier de cet acte. Si quelqu'un se jouait de l'autre, c'était vous et non pas moi. Dès le premier jour, je vous ai aimé ; — et ce dernier mot fut jeté comme dans un cas sauvage qui m'effraya moi-même.

Serge Mikailowitch s'était levé brusquement ; il était de plus en plus pâle, ses lèvres tremblaient plus fortement et deux larmes jaillirent le long de ses joues.

— C'était bien mal ! m'écriai-je, me sentant étouffer de dépit et de pleurs amers. Et maintenant, pourquoi ? ajoutai-je en me levant pour m'éloigner.

Mais il m'arrêta, et bientôt sa tête reposa sur mes genoux, ses lèvres couvraient de baisers mes mains tremblantes et il les baignait de ses larmes.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, si j'avais su ! sentis à ce moment mon âme pleine d'un de ces bonheurs qui ensuite s'évanouissent pour ne jamais revenir.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que Sonia courait en haut auprès de Macha et par toute la maison, criant que Maria épousait Serge Mikailowitch !

V

Nous n'avions aucune raison pour différer notre mariage ; de plus, nous étions loin de le désirer. A la vérité, Macha insista pour

aller à Moscou faire des achats et commander mon trousseau ; la mère de Serge demanda également à son fils qu'avant de se marier, il fit l'acquisition d'une nouvelle voiture d'un autre mobilier et fit tapisser la maison de tentures fraîches ; mais nous insistâmes tous deux pour que tout cela fût renvoyé à plus tard et que la nocce fut célébrée deux semaines après mon anniversaire, sans bruit, sans corbeille, sans hôtes, sans souper sans champagne, et sans aucun des accessoires traditionnels du mariage.

Serge me raconta combien, à ce propos, était grand le mécontentement de sa mère. Pas de musique, pas d'avalanche de caisses, pas de maison réparée ! Elle ne pouvait comprendre cela ; elle eût désiré que cela se fit comme lors de ses propres noces qui avaient coûté plus de trente mille roubles. À l'insu de son fils, elle fouillait tous les vieux coffres et prenait conseil de Mariouchka la vieille femme de charge, au sujet de certains tapis, de certains rideaux, de certains plateaux indispensables à notre bonheur. De son côté, Macha en faisait autant avec Kouminichna ma bonne, et là-dessus elle n'entendait pas plaisanterie.

Elle était persuadée que lorsque Serge et moi parlions ensemble de notre avenir, nous ne nous disions pas autre chose que des tendresses, comme il convenait dans la circonstance, et que notre bonheur futur dépendait uniquement de la bonne façon de mon linge, des broderies de mes vêtements, de l'ourlet régulier des serviettes et des nappes.

Entre Prokovsk et Nikolak, s'établit un échange quotidien de communications secrètes sur la manière dont les choses se préparaient et bien que la mère de Serge et de Macha eussent l'air d'être très liées, on sentait cependant percer chez l'une et l'autre une diplomatie raffinée et légèrement hostile.

Tatiana Semenovna, sa mère, avait conservé la manière de voir de l'ancien régime ; c'était une femme d'ordre et de principes. Serge l'aimait non seulement par devoir comme un fils, mais encore parce qu'il la considérait comme la femme la meilleure, la plus intelligente, la plus tendre et la plus dévouée qu'il y eût sur la terre. Tatiana Semenovna s'était toujours montrée bonne pour nous, et pour moi en particulier ; elle fut donc heureuse que son fils se mariât. Mais lorsque je devins la

fiancée de ce fils et que je lui rendis visite, avant notre mariage, je crus comprendre qu'elle voulait me faire sentir que son fils aurait pu facilement trouver son parti plus avantageux et que je devais m'en souvenir toujours. Je le compris parfaitement et fus de son avis.

Pendant ces deux dernières semaines, nous nous vîmes tous les jours. Il venait à l'heure du dîner et restait jusqu'à minuit. Mais bien qu'il m'eût assurée et que j'eusse certaine qu'il n'eût pu vivre sans moi, jamais il ne passait une journée toute entière auprès de moi et il s'efforçait de ne pas négliger ses affaires. Nos relations extérieures demeurèrent jusqu'à la fin ce qu'elles avaient toujours été : nous continuâmes à employer le mot *vous*. Il ne me baisait même pas la main et il évitait de se trouver en tête à tête avec moi. On eût dit qu'il avait peur de se laisser emporter par un accès de cette tendresse fougueuse qu'il portait en lui.)

Était-ce lui ou moi qui étais changé ? Je ne sais, mais je ne sentais son égale maintenant. Je ne voyais plus en lui cette affection de simplicité qui me déplaçait si fort autrefois, et cet honnêteté qui m'avait inspiré tant de crainte et de respect, était devenu un enfant doux et humble et épanoué du bonheur.

" C'est tout simplement un homme," me disais-je. Je croyais connaître et le comprendre entièrement. Je trouvais que tout de sa nature était en harmonie avec la mienne ; ses projets pour notre existence étaient les miens, et cette différence qu'ils étaient perçus plus clairement et plus nettement primés par lui.

Tous ces jours-là, le temps mauvais, aussi, nous ne sortions guère, nous passâmes la plus grande partie de nos journées dans le salon ; pour causer à notre aise nous avions choisi le coin, entre le piano et la fenêtre. La lumière des bougies se reflétait tout dans les carreaux noirs et brillait le long desquels tombaient et se latent parfois quelques gouttes de pluie. Dehors, l'eau fouettait le toit avec violence, et tombait bruyamment dans les flaques. La nuit tombait vers nous et nous ne pouvions pas paraître notre retraite claire, plus chaude et plus gaie.

— Savez-vous que depuis le temps j'ai sur le cœur quelque chose dont je désirerais vous parler, me dit-il un soir que nous étions seuls, dans notre petit